



POUR elle

SAHARA KELLY



MADAME

Charlie

AVENTURES & PASSIONS

Sensualité

Madame Charlie

SAHARA
KELLY

Madame Charlie

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Adèle Dryss*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
MADAM CHARLIE

Éditeur original
An Ellora's Cave Publication

© Sahara Kelly, 2003

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2007

Prologue

La *Evening Gazette*, Fleet Street, Londres, 1814 :

Les autorités ont informé aujourd'hui le Home Office que l'incendie ayant coûté la vie à Philip, comte de Calverton, et à sa jeune épouse était d'origine accidentelle. À cause des terribles dégâts occasionnés par le sinistre, les conclusions de l'enquête ont été retardées.

D'après l'honorable Matthew Fortescue, lord-lieutenant du comté, le comte et son épouse auraient été intoxiqués par les fumées provoquées par la chute d'une bûche sur un tapis de la chambre où ils dormaient. Les flammes ont entièrement détruit l'aile est du manoir, laissant peu d'indices permettant d'éclairer les enquêteurs.

L'héritier des Calverton, le colonel Jordan Lyndhurst, aujourd'hui septième comte du nom, a été rappelé du continent où il servait sous le commandement du duc de Wellington qui l'a décoré pour son courage. Il aurait déclaré :

« J'ai été surpris et attristé par la mort du comte. Je n'avais pas eu connaissance de son mariage, mais bien sûr ma sympathie va également à la famille de son

épouse. J'ai été très honoré de recevoir les condoléances de Son Altesse Royale à cet effet. »

Le septième comte regagnera son pays natal le mois prochain, au moment où s'ouvrira la saison mondaine. Fils d'un lointain parent de la lignée des Calverton, valeureux soldat de surcroît, il devrait apprécier ce brusque et radical changement de vie. Son arrivée sera attendue avec impatience, dans le monde. Le colonel Lyndhurst est célibataire et réputé pour sa grande beauté. Les stratégies militaires qu'il a imaginées pour notre brave et noble Wellington l'aideront-elles à déjouer les tactiques que ne manquera pas de déployer le beau sexe dans un domaine plus romantique ?

Deux longues mains replièrent le journal et le posèrent sur la table. Dehors, l'incessante rumeur de Londres bruissait sans relâche.

Sur le mur opposé, un miroir ornementé lui renvoyait le reflet d'un gamin mal fagoté, vêtu d'un pantalon élimé d'où sortait une chemise informe. Une veste noire était jetée sur le dossier d'une chaise. Ses longs cheveux d'or étaient tirés et roulés sur la nuque, ses joues étaient lisses, sans la moindre trace de barbe.

Des rires rauques lui parvenaient. Il était encore tôt mais ici, dans l'élégant établissement de plaisir du 14, Beaulieu Crescent, les femmes s'activaient. Bientôt, leurs clients afflueraient et, à la tombée de la nuit, l'hôtel particulier serait bondé.

La silhouette se leva et s'approcha de la fenêtre à meneaux pour regarder la rue animée, en contrebas. Une voiture passa avec fracas sur les pavés. Des vendeurs ambulants rentraient chez eux, leur journée de travail terminée.

Pour le moment, rien n'avait changé.

Et pour le jeune et fluet gamin nommé Charlie, qui s'occupait tranquillement du Crescent depuis un peu plus d'un an, c'était une matinée ordinaire.

Mais pour Charlotte, comtesse de Calverton et veuve du sixième comte, il se pourrait bien que cette nouvelle journée marque le début de ses ennuis.

Le colonel Jordan Lyndhurst risquait de ne pas être heureux d'apprendre que lady Charlotte et Charlie du Crescent étaient une seule et même personne. Il serait encore plus contrarié de savoir que, depuis hier, la comtesse douairière était propriétaire de la maison de mauvaise réputation.

Mais ce qui le contrariait le plus serait de découvrir que la même douairière avait vraisemblablement assassiné le sixième comte.

1

Londres, 1815

— Ne t'inquiète pas, Susie. Mme Charlie ne laissera personne te faire du mal.

Jordan Lyndhurst, comte de Calverton, septième du nom, eut un sourire en coin en surprenant cette bribe de conversation, de l'autre côté de la porte. De toute évidence, Susie était nouvelle.

— Nous donnons aux clients ce qu'ils sont venus chercher mais, si c'est de la brutalité, ils peuvent s'en aller ! C'est une règle de la maison, et Antonio rappelle dans la seconde, dès que tu cries pour l'appeler.

Les voix s'éloignèrent, laissant Jordan légèrement perplexe.

Il se trouvait dans une maison de tolérance, non ? Il fallait appeler les choses par leur nom, même si cet établissement qui proposait à ses clients une nourriture de choix, d'excellents vins et un certain nombre de tables de jeu, était en réalité un « lieu de plaisir » discret.

Car derrière la façade d'élégance et de décence, des femmes offraient leur corps pour de l'argent. Des espèces. Sonnantes et trébuchantes.

Certaines d'entre elles en arrivaient là à cause des aléas de la vie, d'autres par cupidité, mais ces créatures existeraient toujours, songea Jordan avec un soupir de dédain. Il se laissa confortablement aller dans le canapé et se perdit dans la contemplation du feu crépitant dans la cheminée.

Quoi qu'il en soit, il espérait sincèrement que Susie n'aurait pas à appeler Antonio, qui que soit ce type. Probablement ce portier monumental qui lui avait ouvert un peu plus tôt. Quand il avait essayé de s'incliner poliment, Jordan avait eu l'impression de voir une baleine fendre la surface de l'océan. Une vision surprenante, démesurée et un tant soi peu obscène.

Il était en mesure de porter sur ce lieu un jugement objectif, dans la mesure où il n'était pas vraiment un client. Enfin, pas dans le sens généralement admis ici. Ce qu'il était venu chercher ce soir n'était pas d'ordre sexuel.

C'était à cause de ses problèmes de dos qu'il avait atterri ici. Ces derniers mois, il avait eu recours aux talents particuliers du valet de chambre du major Ryan Penderly. Un Japonais nommé Kasuki qui, en marchant le long de sa colonne vertébrale, en faisant craquer ses os et en lui écrasant le ventre, parvenait à atténuer considérablement la douleur dont il souffrait par intermittence, depuis sa chute de cheval, en Belgique. Seule cette méthode s'était avérée efficace.

Mais Kasuki était rentré chez lui, au Japon, et Jordan avait appris qu'une Japonaise travaillant au Crescent connaissait la même technique.

Changeant de position pour tenter d'apaiser ses souffrances, il songea qu'il était grand temps qu'il se décide enfin à venir la voir.

Bien sûr, il pourrait en profiter pour coucher avec une fille.

Si incroyable que cela puisse paraître, sa dernière relation sexuelle remontait à presque un an.

Oui, un an s'était écoulé depuis qu'il s'était glissé dans la moiteur chaude de son ex-fiancée, Daisy Wrothing, qu'il avait enfoui son visage entre ses cuisses et l'avait sentie jouir contre sa bouche. Tout cela pour s'entendre dire peu après que, tout compte fait, elle préférerait épouser quelqu'un d'autre. Un duc. Un homme possédant une propriété intacte et bien plus d'argent que lui. Mon Dieu ! Depuis cette rebuffade, il avait cessé de courir le jupon. Heureusement, cela avait coïncidé avec l'époque où son travail était devenu particulièrement dur et prenant.

En plus de son mal au dos, il était maintenant sujet à une érection douloureuse... Cette Japonaise aux pieds d'or pourrait peut-être lui prodiguer une petite gâterie, par la même occasion.

Cela ne devrait pas la déranger et il avait de quoi se payer ce genre d'extra. Maintenant que le manoir de Calverton était quasiment reconstruit et que ses terres recommençaient à fructifier, il était temps qu'il pense un peu à lui, au lieu de passer de longues heures dans les champs avec ses métayers, des journées entières à étudier des documents financiers avec son homme d'affaires, et des nuits solitaires avec, pour seule compagnie, le cognac et l'épuisement.

Oui, s'offrir une fille lui changerait les idées. Une fille jeune et experte.

Une blonde, pourquoi pas ? Grande et agréable à regarder.

Comme... *elle*.

Il était tellement plongé dans ses pensées qu'il ne l'avait pas entendue entrer dans la pièce. Un tel

défaut de concentration était impardonnable, chez un soldat comme lui.

— Bonsoir, monsieur.

Une voix basse et distinguée, un corps élancé et une beauté... à couper le souffle. Il la désira immédiatement, et la réaction de son sexe confirma cette impulsion.

— Je vous prie de m'excuser de vous avoir fait attendre. Je viens seulement d'apprendre que vous demandiez Kiko-San.

Jordan se leva instinctivement. Qui que soit cette femme, il se devait d'être courtois.

— Ce n'est pas grave. J'étais confortablement installé et le personnel est irréprochable, ici. Excellent cognac, si je puis me permettre, ajouta-t-il en levant négligemment son verre presque vide.

Elle hocha la tête.

— J'en suis heureuse. Mon personnel fait de son mieux.

— Votre personnel ?

— Oui.

Elle le regardait avec des yeux gris totalement inexpressifs, ne trahissant rien de ses sentiments, de son caractère ou de sa personnalité. Il se surprit à avoir envie de faire naître une lueur dans ce regard-là. De faire réagir cette femme. De voir quels changements s'opéreraient sur son visage s'il la pénétrait d'un coup de reins, en pressant en même temps son clitoris pour l'emmener au septième ciel.

— Dans ce cas, vous devez être...

— Mme Charlie, oui, répondit-elle en hochant de nouveau la tête poliment.

— La patronne du Crescent ?

— Oui.

— Vous paraissez bien jeune pour exercer de telles responsabilités. Vous vous prostituez depuis longtemps ?

Un éclair de colère flamba dans ses prunelles, mais ce fut si fugitif qu'il se demanda s'il n'avait pas rêvé.

Elle se détourna en faisant mine de s'intéresser au feu.

— Malheureusement, monsieur, Kiko a quitté notre établissement.

Était-ce la vérité ou un mensonge pour se débarrasser de lui après l'insulte impardonnable qu'il venait de lui infliger ? se demanda-t-il sans parvenir à trancher. En tout cas, cette femme était vraiment très, très désirable.

— Toutefois, nous avons conscience des bienfaits extraordinaires que son savoir apportait à ses clients, et elle a pris soin de nous enseigner certaines de ses techniques. Accepteriez-vous qu'une autre qu'elle vous prodigue ces massages ?

Tout en feignant de réfléchir à sa proposition, Jordan examina en détail les vêtements qu'elle portait avec élégance, les ondulations souples de sa coiffure, les courbes de ce qu'il pouvait voir de son corps. Tout cela avec une acuité et une rapidité hors du commun.

Quelques-uns de ses talents de soldat lui faisaient peut-être défaut à certains égards, mais pas tous, loin de là.

— Eh bien, étant donné que l'état de mon dos ne manquera pas d'empirer si nul n'y remédie, il semble que je n'aie pas le choix. Si vous êtes sûre que la jeune fille à qui vous songez est suffisamment compétente et que je ne risque rien en lui confiant ma colonne vertébrale...

— N'ayez aucune crainte.

— Alors, madame Charlie, à quelles mains rompues aux techniques orientales allez-vous me confier ?

— Aux miennes.

Charlie avait complètement perdu l'esprit. Irrémédiablement. Bien entendu, son visage ne trahissait aucune des émotions tumultueuses qui l'agitaient. Elle était trop bien entraînée pour laisser transparaître quoi que ce soit.

Mais elle venait d'accepter de rendre un service à un client, ce qu'elle s'était juré de ne jamais faire. Jamais. Et tout cela à cause de quoi ? De ses yeux.

De grands yeux bruns pailletés d'or qui avaient le pouvoir déconcertant de percer les barrières derrière lesquelles elle se protégeait et de plonger en elle, en des régions qu'elle croyait mortes depuis longtemps.

Il la regardait comme s'il cherchait à deviner son corps sous sa robe. Comme s'il avait besoin de savoir à quoi elle pensait quand elle était nue.

Et ce regard venait d'avoir raison de ses résolutions.

— Si vous voulez bien vous déshabiller, monsieur, dit-elle en désignant le paravent, dans un coin de la pièce. Ensuite, vous reprendrez votre place. Je reviens dans un moment.

Sans lui laisser le temps de réagir, elle quitta la pièce prestement et monta en courant le petit escalier qui menait à ses appartements privés.

Ses mains tremblaient quand elle fit irruption chez elle, et la femme qui se trouvait là sursauta violemment.

— Dieu du ciel, madame Charlie ! Que se passe-t-il ?

— Je dois me changer. Vite. Ma robe de soie bleue et la chemise assortie.

— Madame Charlie... mais, pour quoi faire ?

— Dépêchez-vous, Matty. Un client est venu pour les massages de Kiko. Je vais la remplacer.

— Oh, madame... Non. Vous n'allez pas...

— Non, Matty. Je vais seulement lui piétiner le dos et le masser un peu, comme Kiko m'a appris à le faire. C'est *absolument* tout.

Matty observa sa maîtresse en plissant les yeux.

— Vous êtes sûre ? Vos joues sont drôlement rouges.

Charlie s'efforçait de contrôler son souffle.

— Je sais. Il m'a prise par surprise. C'est le comte de Calverton.

Matty en resta la bouche ouverte. Elle se laissa tomber sur le grand lit, sans égard pour la robe qu'elle écrasait sous ses hanches rebondies.

— Oh ! Ne me dites pas ça !

— Hélas, Matty, il est ici ! répondit Charlie en bataillant avec les lacets de son corsage. Il a un problème de dos et il voulait voir Kiko. C'est tout. Et il n'a pas la moindre idée de ma véritable identité, non, précisa-t-elle avant que sa dame de compagnie ne lui pose la question.

— Bon, eh bien, qu'il reste dans l'ignorance, répondit Matty avec la familiarité d'une amie de longue date.

Charlie se débarrassa de ses vêtements, et Matty l'aida à ôter sa chemise. Kiko avait bien insisté sur la nécessité de s'alléger au maximum pour pratiquer sa technique, qui demandait un contrôle de l'équilibre extrêmement précis. Pas de vêtements lourds, de pensées pesantes. Légèreté du cœur, de l'esprit et du corps. Sensibilité et concentration. Rien d'autre.

Pour ce qui était de la sensibilité, ce ne serait pas un problème.

Car elle était plus que sensible à la présence de Jordan Lyndhurst, et elle se demandait pourquoi. Son expression soucieuse avait attiré son attention dès l'instant où elle était entrée dans la pièce, et elle l'avait ressentie avec une vive acuité.

— Vous ne voulez pas qu'une fille vous accompagne ?

Les paroles de Matty tirèrent Charlie de ses pensées.

— Non, je ne crois pas. Mais, au cas où, qui est libre ?

— Euh... Susie et Grace passent la soirée avec M. Johns.

— Oui, je me souviens. Il nous a prévenues qu'il viendrait, ce soir, pour ses divertissements habituels. Je pense que c'est parfait que Susie commence avec Grace. Ce sera une très bonne introduction.

— Toutes les autres sont avec un client, ou en attente de leur arrivée.

L'aptitude de Matty à savoir en détail tout ce qui se passait au Crescent surprenait toujours Charlie. Elle devinait d'instinct qui convenait à qui et se révélait extrêmement efficace dans ce rôle. Charlie comptait d'ailleurs l'associer financièrement à sa réussite, afin de la mettre définitivement à l'abri du besoin.

— Les trois nouvelles sont dans la salle de billard, sous l'œil vigilant d'Antonio, continua Matty. C'est de nouveau plein. Il y a même une file d'attente à la porte.

La salle de billard était la dernière attraction imaginée par Charlie. Trois joueuses à moitié nues disputaient une partie devant des clients assis autour de

la table de jeu. Ils pouvaient fumer, boire et jouir du spectacle, mais toucher leur était interdit.

Cette activité obtenait un franc succès. La vue des trois beautés presque nues occupées à manier les queues de billard produisait sur les hommes une véritable fascination érotique. Peu d'entre eux quittaient l'établissement ensuite. La plupart se hâtaient d'aller se trouver une partenaire pour la nuit. Non seulement l'idée de Charlie s'était avérée rentable, mais elle possédait l'avantage de fournir un répit aux filles qui se reposaient ainsi de certains devoirs plus « physiques ».

— Jane ne participera pas, ce soir. Elle sera présente mais ne s'occupera pas des clients en privé. Elle est indisposée.

Charlie hocha la tête. Toutes les filles devaient chaque mois interrompre leurs activités pendant quelques jours. La gratitude qu'elles lui avaient manifestée en apprenant qu'elle tenait à respecter leur cycle l'avait profondément étonnée. Pour elle, c'était la moindre des choses.

— Et le Dr Ponsonby a de nouveau fait des siennes. Il a essayé de forcer Dora à monter avec lui, comme la dernière fois. Antonio l'a gentiment poussé vers la porte mais j'ai peur qu'il ne nous pose des problèmes, celui-là.

— Oui, il est temps d'agir. Rappelez-moi de prendre un rendez-vous avec lui dès que possible. Il faut que cela cesse. Bon, j'y vais. Le comte m'attend.

Matty lui jeta un regard en coin.

— Soyez prudente, mon petit. Jordan Lyndhurst pourrait être très dangereux.

— Pas pour une tenancière de maison close londonienne, répondit Charlie avec un petit sourire. C'est tout ce qu'il croit que je suis. Une moins que rien. Il

m'a demandé depuis combien de temps je me prostituais.

Matty retint son souffle.

— Pourquoi ce sale... cette espèce de...

— Que pourrait-il penser d'autre ? D'ailleurs, c'est bien mieux ainsi. Tant qu'il me prendra pour une fille de joie, il ne viendra pas mettre son nez dans nos affaires.

— Soyez prudente, vous m'entendez ? insista Matty, visiblement anxieuse.

Charlie traversa la pièce et la prit dans ses bras.

— Vous vous inquiétez beaucoup trop.

— Et qui se souciera pour vous, si ce n'est pas moi ?

La jeune femme s'écarta et contempla tendrement celle qu'elle aimait plus que tout au monde. Puis elle effleura cette partie de sa joue complètement fripée qui s'étendait jusqu'à un point, derrière l'oreille, où plus aucun cheveu ne poussait.

— Matty, vous en avez assez fait pour moi. C'est à moi de porter un peu le poids des responsabilités, désormais, ne croyez-vous pas ?

Les yeux de Matty se remplirent de larmes.

— Charlie, je vous aime plus que j'aurais pu aimer ma propre fille, et je ne peux m'empêcher de penser que cette vie ne vous convient pas. Vous devriez vivre dans une belle maison, avec un beau mari et de beaux...

Charlie posa un doigt sur ses lèvres pour l'interrompre.

— ... enfants. Oui, je sais. Vous me l'avez déjà dit. Mais cela n'arrivera pas. Nous sommes ici maintenant, dans ce nouvel univers que nous nous sommes construit. Je crois que, tant que nous serons là, ces quelques malheureuses auront une vie meilleure.

Considérons les choses sous cet angle, Matty, d'accord ?

— Bon, bon, très bien. Allez vous occuper du dos de cet homme. Et tentez le diable, puisque vous y tenez. Mais ne venez pas vous plaindre ensuite si vos pieds sentent le roussi !

Charlie éclata de rire et quitta la pièce dans un tourbillon de soie bleue.

Elle recouvra son sérieux en atteignant la porte close derrière laquelle l'attendait Jordan Lyndhurst, dans le plus simple appareil. Elle glissa une main dans son dos et sentit, à travers la fine étoffe de sa robe, les cicatrices des brûlures qu'elle devait à la famille de cet homme.

Jamais plus personne ne lui ferait de mal.

2

Dès qu'elle frappa à la porte, il se mit en émoi. Il avait suivi ses instructions à la lettre.

Entièrement nu, étendu à plat ventre sur le canapé qu'il avait poussé près de la cheminée, il la regarda refermer doucement derrière elle et s'approcher de lui.

— Je ne vous ai pas demandé de coucher avec moi, vous savez.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Alors pourquoi vous êtes-vous changée ?

Elle disparut brièvement de son champ de vision pour réapparaître seulement vêtue de sa chemise bleu pâle, sans se rendre compte que là où elle se tenait, devant la lumière du feu, son corps apparaissait en transparence, à travers la soie.

Il sentit son sexe durcir et remua sur les coussins, mal à l'aise.

— J'ai cru comprendre que vous aviez déjà bénéficié de ce traitement, monsieur. Puis-je vous demander ce que votre ancienne praticienne portait pour l'occasion ?

— Eh bien, disons qu'elle n'exerçait pas en soie bleue.

Ignorant sa réponse sibylline, elle plaça des petits flacons qu'elle avait apportés au-dessus de la flamme d'une bougie.

— Plutôt dans une sorte de robe en coton, je crois, ajouta-t-il.

— Cette technique requiert une grande concentration, et une capacité à ressentir l'essence du patient, appelée le *chi*. Trop de tissu empêche la communion des corps, inhibe la faculté de percevoir les zones atteintes.

— Je peux vous dire exactement où j'ai mal. Là, précisa-t-il en levant un bras pour désigner un point au bas de ses reins.

Il la vit baisser les yeux vers l'endroit indiqué puis plus bas. Où ils s'attardèrent.

— Quelque chose retient votre attention ? ne put-il s'empêcher de demander.

Elle le toisa d'un air totalement inexpressif et prit la première fiole.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une huile parfumée destinée à détendre votre corps et votre esprit. Elle a la propriété de relâcher les tensions autour de la zone douloureuse. C'est indispensable, si l'on veut obtenir un résultat.

Avant qu'elle ait pu verser l'huile sur son corps, il lui saisit le poignet en un éclair, s'appuya sur un coude et l'attira à lui.

— Pardonnez-moi, mais je suis d'une nature méfiante.

Il approcha sa main de son nez et renifla le flacon dont s'échappait une senteur légère et douceâtre, vaguement orientale, qu'il essaya de déterminer.

— Un mélange de bois de santal et d'huile de lotus, monsieur. C'est totalement inoffensif.

Se rendant compte qu'il la serrait trop fort, il la lâcha. Pour une raison qui lui échappait, cette femme lui mettait les nerfs à fleur de peau.

— Bon, allez-y, dit-il en se rallongeant.

Il sentit les premières gouttes tomber sur sa peau comme de la pluie, puis ses mains, très légères. Elles se déplacèrent lentement le long de sa colonne vertébrale, jusqu'au creux de ses reins, pas plus bas, décrivant de petits cercles infiniment érotiques et en même temps très relaxants.

Peu après, elle ajouta un peu d'huile et plaqua sur ses reins une serviette humide qu'elle avait placée devant le feu.

— C'est chaud ! s'exclama-t-il, surpris par la température.

— Oui, cela facilitera la pénétration de l'huile et aidera à chasser les tensions.

Il fut tenté de lui suggérer de s'occuper également de celle qui durcissait son sexe... mais elle s'écarta de lui. À sa grande surprise, elle se mit à exécuter une série de mouvements étranges qui évoquaient un chat en train de s'étirer. Fasciné, il la regarda détendre, allonger puis arrondir ses muscles en une danse des plus insolites.

Lorsqu'elle revint à son côté pour enlever la serviette, elle semblait extrêmement concentrée.

Il avait tellement envie d'elle qu'il aurait pu la faire basculer sous lui, lui arracher sa chemise et la pénétrer immédiatement. Mais il n'en fit rien, et cela le surprit beaucoup. N'était-elle pas une prostituée ? Une tenancière ? Elle devait être habituée à ce genre de traitement, alors qu'est-ce qui le retenait ?

Pourquoi ne la prenait-il pas sur-le-champ ? Il se voyait bien lui léchant les seins tout en allant et venant en elle jusqu'à ce que leurs cris de plaisir se mêlent en un concert sauvage.

Pourquoi ne réalisait-il pas son désir ?

Peut-être parce qu'elle semblait totalement indifférente à sa présence physique, sa présence virile. Et cette constatation le contrariait au plus haut point. Son comportement n'avait rien de sexuel. Elle était de marbre, tellement détachée que c'en était presque absurde, étant donné l'intimité provoquée par ses gestes.

Quand ses mains se mirent à exercer des pressions sur sa colonne vertébrale douloureuse, il se jura de la posséder, de faire briller dans ses yeux la lumière du désir, de provoquer la tempête d'un orgasme tellement fou qu'elle crierait son nom en le suppliant de la soulager.

Oui, il la ferait jouir comme elle n'avait jamais joui jusqu'à présent.

Et il jouirait aussi, par la même occasion.

Charlie devait faire d'immenses efforts pour rester concentrée.

Et pour que rien, dans son comportement, ne trahisse le trouble incroyable que la sensation de sa peau sous ses mains éveillait en elle. Elle se sentait toute faible. Quand elle avait terminé ses mouvements d'échauffement, elle avait eu l'impression que la pièce rapetissait autour d'elle et qu'une flamme lui léchait le creux des reins.

Son bas-ventre s'était embrasé. Un désir primitif s'était mis à palpiter en elle. Comme si elle devenait subitement la proie de ses instincts, elle avait eu

envie de s'unir avec l'homme qui commençait à gémir sous ses doigts.

Elle accentua la pression sur les muscles, de part et d'autre de la colonne vertébrale, pétrissant, malaxant en douceur grâce à l'huile qui lui donnait l'impression de toucher du satin.

Il avait un corps parfait. À part une ou deux petites cicatrices, et une autre plus profonde, à la base du dos, qui devait être à l'origine des douleurs, l'homme étendu devant elle n'avait aucun défaut.

— Puis-je vous demander ce qui a causé cette blessure ?

— C'était à Salamanque.

— Une balle ?

— Non. Mon cheval m'a désarçonné. Une grenade avait explosé près de nous. Il s'est cabré et il est retombé sur moi. Mort sur le coup, le pauvre.

— De nombreux soldats ont laissé leur vie au cours de cette bataille, je crois.

Apparemment peu désireux d'évoquer ce carnage, il se contenta de hausser les épaules.

— Et depuis, vous souffrez ?

— Oui. C'était pire au début, quand je suis rentré et que j'ai commencé à travailler à Calverton Chase.

Rien, pas un frémissement ne trahit à quel point ce nom lui était familier.

— Travailler ? Vous voulez dire superviser les affaires d'un domaine ?

— Non, je veux dire travailler, physiquement.

Peu à peu, ses muscles commençaient à se relâcher. Il remua un peu.

— Le manoir a brûlé pendant mon absence, presque entièrement. Quand j'en ai hérité, il ne restait que le bâtiment central et les écuries.

Charlie s'efforça de ne pas réagir. Elle se rappelait le terrible incendie, l'aile partant en fumée, mais elle ne s'était pas rendu compte de l'ampleur des dégâts.

Il fallait qu'il cesse d'en parler. Elle ne voulait pas se souvenir, pas quand Jordan Lyndhurst était étendu, nu, sous ses doigts.

— Excusez mon audace, monsieur, mais je dois maintenant monter à califourchon sur vos reins.

— Je vous en prie, dit-il d'une voix étouffée, en s'installant plus confortablement.

Sa respiration était paisible, il semblait décontracté. Les leçons de Kiko portaient leurs fruits.

Bien entendu, Kiko ne l'avait jamais mise en garde contre ce qu'elle ressentirait en se retrouvant les cuisses écartées sur un homme nu.

Elle ne l'avait pas préparée au contact de la chaleur de son corps contre sa peau, à celui des poils qui couvraient ses cuisses contre les siennes, si douces et si lisses.

Charlie se protégea en ramenant soigneusement sa chemise entre eux car si elle continuait à le toucher, elle risquait de prendre feu.

Comme s'il devinait son inconfort, il se mit à rire.

— Êtes-vous sûre que vous n'allez pas finir par me faire l'amour ? J'en ai envie, de plus en plus. Ce doit être ce parfum, je ne sais pas.

Elle se raidit un instant, et des images de corps enchevêtrés, de peaux en sueur, de danses ondulatrices au rythme de respirations haletantes lui traversèrent l'esprit.

— Quelque chose vous gêne, monsieur ? demanda-t-elle en reprenant le massage le long de son dos, s'aidant cette fois du poids de son corps.

Elle devait impérativement se distraire de ses pensées troublantes, mais...



8481

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 5 octobre 2015.

Dépôt légal : octobre 2015.
EAN 9782290075449
L21EPSN001027N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion